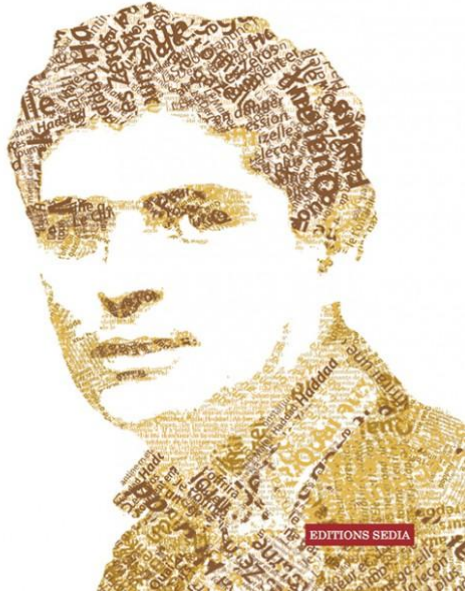


Sous la direction de Yahia BELASKRI

## Malek Haddad le poète blessé



### **Malek Haddad. Le poète blessé (ouvrage collectif)**

Après Dib, Kateb et Djebbar, les éditions Sedia reviennent cette année avec un nouvel ouvrage collectif dédié cette fois-ci à Malek Haddad. Réalisé sous la direction de Yahia Belaskri, *Malek Haddad. Le poète blessé* réunit des écrivains et des universitaires : Tahar Bekri, Jamel Eddine Bencheikh, Christiane Chaulet-Achour, Abdelkader Djemaï, Delphine Durand, Hubert Haddad, Safia Haddad, Abdecelem Ikhlef, Abdelmadjid Kaouah, Amira Gehanne Khalfallah, Jacqueline Levi-Valensi, Mohamed Kacimi, Tayeb Ould Laroussi, Isabelle Pinçon. L'un des pionniers de la littérature algérienne des années de braise, contemporain des Kateb et Dib, attaché à la langue arabe qu'il ne connaissait pas, Malek Haddad fut cloué au pilori par les tenants de l'orthodoxie. Rien ne lui a été épargné, pourtant il a écrit romans, recueils de poésie et nombre d'articles de presse, comme il a ouvert les portes pour les jeunes écrivains dans Promesses. Longtemps oublié dans l'historiographie, il renaît aujourd'hui au travers d'hommages qu'il mérite. C'est ce à quoi s'attache ce livre : redonner sa place au poète Malek Haddad, rien que sa place, car il ne demandait rien, a fortiori aujourd'hui qu'il n'est plus là.

## Malek Haddad, la musique du mot

Par Christiane Chaulet Achour

Eveiller par un nom le passé récent de la littérature algérienne oblige à rappeler la complexité d'une personnalité et d'une création. Je le fais d'autant plus volontiers que je feuillette le numéro 47 de *Confluent* du premier trimestre 1965, « Aspects de la littérature maghrébine contemporaine » où Malek Haddad s'exprime clairement sur sa position en tant qu'écrivain de langue française.

Je lis la note initiale de l'avant-propos qui avertit des informations bio-bibliographiques données pour les participants à ce numéro ; elle précise : « Quant à Albert Memmi et Malek Haddad, ils sont trop connus pour qu'il soit utile de les présenter ». Cette affirmation est-elle justifiée aujourd'hui ? Qui connaît encore Malek Haddad ? Cette question ne veut pas faire un sort particulier à cet écrivain puisqu'aucun écrivain algérien de langue française n'a un droit de cité plein et entier dans la formation de nos lycéens. Mais je crains que, pour lui, même le nom soit oublié, ce qui n'est pas le cas de Kateb Yacine, Mohammed Dib, Mouloud Feraoun, Mouloud Mammeri et quelques autres.

Alors me vient le souhait de regarder dans le rétroviseur et de rappeler ce qui m'a bercée et enchantée, ce qui m'a hérisnée et contrariée de cet écrivain algérien qu'on ne doit pas oublier.

Malek Haddad figure dans les dictionnaires et les anthologies. Le dictionnaire biographique récent des *Ecrivains algériens* qu'on doit à Achour Cheurfi à Casbah éditions, en 2003, remet en mémoire les dates qu'il faut connaître dès l'instant qu'on aborde une œuvre. Il est né le 5 juillet 1927 à Constantine où son père était instituteur ; comme beaucoup de ses pairs kabyles, il a enseigné en dehors de sa région natale. Malek Haddad quitte Constantine en 1954 pour des études de Droit à Aix-en-Provence qu'il ne poursuit pas lorsqu'éclate le 1<sup>er</sup> novembre. Militant du Parti communiste algérien, il rencontre Kateb Yacine et M'hammed Issiakhem avec lesquels il se lie, exerçant différentes activités. Il écrit et donne aussi des textes dans des revues.

C'est dans une revue importante pour l'histoire de la littérature algérienne que nous trouvons son nom aux côtés de ceux de Lacheraf, Kateb, Sénac, Mammeri, Dib, Tidafi, Kréa, Mohammad-Al-Id : *Entretiens sur les lettres et les arts – Algérie*, Numéro spécial, février 1957. Deux poèmes occupent six pages de la revue. Le premier, « Mes copains, ma longue litanie », est un long poème qui mêle des vers libres aux alexandrins pour dire le sacrifice des hommes pour obtenir la liberté :

*« Je parlerai debout,  
Couché,*

*ou bien assis*

*Je dirai l'Algérie la nouveauté du monde,*

*Je dirai je dirai je dirai je dirai*

*Je dirai Liberté dessus les abandons*

*Mon poème est venu ailleurs que du talent*

*Je dirai Liberté, je dirai libérons*

*Je dirai je dirai*

*Tant pis pour vous : nous libérons ! »*

Le second s'intitule « Le droit de dire au monde » :

*« Pensées creusées comme un rocher de vagues  
Scrupules mis au point*

*Et l'étonnant linceul de ceux qui ont raison  
Pour dénoncer le froid ».*

Curieuse de retrouver le contexte de cette parution, je cherche dans la reconstitution minutieuse d'Hamid Nacer-Khodja sur la vie de Sénac (*Pour une terre possible...*, Marsa éditions, 1999), puisque je sais que c'est Jean Sénac qui a travaillé au recueil des textes :

« Le 14 novembre 1956, à une réception de la NEF de Paris, éditions qui publia *Le Malheur en danger* de Malek Haddad, Sénac fait la connaissance de l'éditeur-imprimeur Jean Subervie. Celui-ci lui propose de coordonner un numéro spécial "Algérie" pour sa revue *Entretien sur les Lettres et les Arts*. [...] Ce fascicule de 76 pages a failli ne pas paraître du fait [...] de l'opposition de Malek Haddad et Khaled Benmiloud (autres coordinateurs secondaires du projet) à l'article de Sénac, "Kateb Yacine et la littérature nord-africaine" (rivalité littéraire à l'encontre de l'auteur de *Nedjma* ». Effectivement, Sénac qui fut le premier à rendre compte du roman de Kateb de façon élogieuse, donne deux autres textes (il y a eu donc discussion et négociation): l'un en prose, « La Patrie » où l'on trouve son expression célèbre : « Mère Algérie, notre inlassable amour » et un poème, « Ebauche du père », tous deux écrits l'été 1955.

On voit bien que, pour aller plus loin dans la saisie du passé, on doit tenir compte de deux strates : la publication achevée et le contexte de la publication : ainsi s'anime véritablement la vie culturelle algérienne avec ses complicités et ses rivalités.

*Le Malheur en danger* édité en 1956 compte quelques trouvailles poétiques intéressantes mais c'est surtout le recueil de 1961, édité cette fois chez Maspero – éditeur des éditeurs des Algériens en résistance –, *Ecoute et je t'appelle* précédé de l'essai *Les Zéros tournent en rond*, qui marque à la fois la maturité créatrice de Malek Haddad et sa position idéologique dans « la culture nationale » qui s'annonce.

Dans la première anthologie qui paraît au lendemain de l'indépendance, en 1963 chez Seghers, *Poèmes algériens – Espoir et parole*, par Denise Barrat, sur 81 poèmes retenus de 27 poètes, 3 poèmes sont de Malek Haddad. Ces poèmes figurent dans les thématiques « Torture » et « Liberté » :

*« Ils vont dans la légende  
Et la légende ouvre ses bras*

*Je leur avais parlé  
J'avais senti leur main  
Ils avaient des enfants et même des défauts  
Comme ils savaient sourire alors qu'il faisait nuit*

*Je les retrouve en achetant  
Un journal*

*Ils étaient mes amis ils n'étaient pas des mots  
Des chiffres ou des noms  
Ils étaient mille jours et dix ans de moi-même  
Le repas qu'on partage  
La cigarette de l'ennui  
Ils savaient mes enfants  
Je leur donnais tous mes poèmes  
Ma mère aimait leur cœur  
Ils étaient mes copains  
Je leur avais parlé*

*Ils vont dans la légende  
Et la légende ouvre ses bras  
Et ils sont devenus une âme et ma patrie  
Je ne verrai jamais mon copain le mineur  
Son sourire éclairait son regard d'amertume  
Mon copain le boucher et l'autre instituteur  
Et je m'excuse  
D'être vivant  
Je suis plus orphelin qu'une nuit sans lune*

*Ils vont dans la légende  
Et la légende ouvre ses bras... »*

Dans *Diwan algérien*, édité à la SNED à Alger en 1967, Jacqueline Lévi-Valensi et Jamel-Eddine Bencheikh, réservent plusieurs pages au poète parmi les seize poètes retenus. Le commentaire introductif qui accompagne la quinzaine de poèmes cités équilibre son propos entre réserve et éloge et conclue : « Il nous faut attendre pour juger de cette orientation thématique nouvelle dans la mesure où le poète ne tiendrait pas la promesse faite de se taire ». Cette orientation nouvelle est un soutien au régime instauré à partir du 19 juin 1965 : « A jamais j'ai choisi les tempêtes utiles » écrit-il dans le poème, « La Promesse aux présents » dédié au premier congrès du FLN, dans *El Moudjahid*, en avril 1964.

La musicalité et le rythme prosodique de la poésie de Malek Haddad sont indéniables et ne sont pas sans rappeler les poèmes écrits durant la Seconde guerre mondiale par Aragon et Eluard. A ce titre, ils ont le pouvoir de s'inscrire dans notre mémoire de la guerre de libération nationale. Comme l'écrit Yamna Abdelkader dans l'article qu'elle lui a consacré dans le *Dictionnaire des écrivains francophones classiques* (H. Champion, 2010) :

« Plus consistant, le second recueil *Ecoute et je t'appelle* présente cinquante poèmes répartis en quatre parties. Loin de son pays enlisé dans sept ans de guerre, le poète entend "mobiliser la rose et la montagne", la poésie et le combat. Au thème de la libération se superposent ceux de l'exil, de la nostalgie, de l'amour, de la mère-patrie et de l'enfance. La forme privilégie l'alexandrin pour les textes solennels voués au pays, mais se fond dans des strophes libres quand, notamment dans la troisième partie du recueil, avec humour et légèreté, le poète se joue des stéréotypes culturels, des principes moralisateurs et des convictions dépassées, empruntant des formes enfantines telles le comptine ».

Certains vers se sont imprimés dans la mémoire de ma génération :

« Premier Novembre tous les jours et tous les jours  
commencement  
Si le cœur est plus lourd si la main est plus lasse  
Par les jardins le même étonnement  
La rose parfumée par l'histoire qui passe  
Premier Novembre tous les jours et tous les jours  
commencement »

« Je suis le point final d'un roman qui commence  
Non pas oublions tout non pas niveau zéro  
Je garde dans mes yeux intacte ma romance  
Et puis sans rien nier je repars à zéro »

« Chez nous le mot Patrie a un goût de légende  
Ma main a caressé le cœur des oliviers  
Le manche de la hache est début d'épopée  
Et j'ai vu mon grand-père au nom du Mokrani  
Poser son chapelet pour voir passer des aigles  
Chez nous le mot Patrie a un goût de colère »

« Et la Paix revenue  
La Colombe dira  
Qu'on me fiche la paix  
Je redeviens oiseau ».

C'est ce poète des années sombres et fertiles qui reste très présent à ma mémoire. Son univers romanesque – quatre courts romans entre 1958 et 1961 – m'est plus distant. *La Dernière impression* met en scène les membres de la famille Belhasen, bouleversés dans leur vie, durant les premiers mois de la guerre. En un symbole un peu évident, le frère aîné Bouzid doit faire sauter le pont construit par son cadet ingénieur. Face à l'Histoire qui s'accélère, les rêves doivent être sacrifiés. Les trois romans suivants ont pour cadre la France et les villes où Malek Haddad a vécu. A chaque fois, avec des prétextes narratifs différents, un personnage d'intellectuel est tiraillé entre sa culture d'origine et la culture acquise. *Je t'offrirai une gazelle* (1959) est un roman dans le roman que, finalement, l'auteur retire de chez l'éditeur car il sera impudique d'afficher dans une vitrine de librairie en France, une légende de son pays. En 1960, *L'Elève et la leçon* met en conflit un père et sa fille ; mais le conflit est oblique car les deux personnages n'échangent pas vraiment : « une génération juge et condamne une génération. Je le conçois parfaitement ». Et le Dr. Idir Salah avoue : « En vérité je crois n'avoir jamais été à ma place. Je me suis trompé d'époque ». Le quatrième roman, *Le Quai aux fleurs ne répond plus* (1961) est le récit de la perte d'une amitié et donc d'une mémoire partagée entre Khaled Ben Tobal et Simon Guedj. Le propos des romans est toujours, d'une façon ou d'une autre, celui d'un homme écartelé entre deux langues, deux cultures, deux modes de vie.

Les créations de Malek Haddad annoncent bien ce qui sera son positionnement post-indépendance. Juste avant, l'essai *Les zéros tournent en rond* apparaît comme une réponse au *Soleil sous les armes* de Jean Sénac. A la définition de l'appartenance algérienne de ce dernier, Malek Haddad oppose une définition étroite de ce que peut et doit être un écrivain algérien : si son être arabo-berbère ne peut s'exprimer en français, « l'Algérien » qui n'est pas arabo-berbère ne peut pas être qualifié comme tel. S'il ne peut toucher son « vrai » lecteur, il

est inutile d'écrire et donc il dépose son stylo. Seule la primauté de la langue arabe peut permettre une coexistence des deux langues, ce qui n'est pas le cas alors. Ce renoncement s'accompagne d'une allégeance au régime en place. Malek Haddad aura des fonctions officielles importantes dans le secteur de la culture. Il ne pardonnera jamais à Sénac ses positions politiques. Malek Haddad, principal organisateur du Festival panafricain du 22 au 31 juillet 1969, n'y invite pas celui-ci, devenu son irréductible adversaire. Le duel des essais de 1957-1961 n'était que les prémices de positionnements irréductiblement opposés. Cette opposition n'est pas anecdotique car elle a alimenté et propulsé le débat autour de la langue des écrivains qui a fait tant de mal à l'expression littéraire et théâtrale algérienne.

Je reprendrai volontiers, en conclusion de ce court rappel de notre histoire littéraire, l'appréciation que Sénac eut pour Camus dans la postface à la réédition du *Soleil sous les armes* en 1966-1967, annonçant une étude qu'il consacrerait : « à son admirable talent d'éveilleur, à ses contradictions, à ses grandeurs comme à ses inacceptables esquives et ses terribles réactions sentimentales devant notre drame commun ». C'est cette complexité et ces contradictions qui font l'intérêt et la valeur de Malek Haddad. Il fut un des pionniers de la littérature algérienne et son attachement à la langue arabe dans laquelle il n'a pu écrire a fait de lui un orphelin d'une expression littéraire mise volontairement sous le boisseau, l'indépendance venue. La romancière algérienne de langue arabe, Ahlam Mostaghanemi, lui a dédié son roman de 1985, *Mémoires de la chair* : « A Malek Haddad, l'enfant de Constantine qui fit le serment après l'indépendance de ne pas écrire dans une langue qui n'était pas la sienne... Il est mort de son silence ».